

Du Taureau de Camargue à l'AOC viande de Taureau de Camargue L'incarnation d'un rapport fusionnel à la Nature

Bernard Picon¹

Des journées camarguaises à l'AOC viande de taureau de Camargue

Quand, par une belle matinée de printemps, un néophyte de la Camargue et de la *bouvine* débarque à la *manade*² où, avec un groupe d'amis ou de collègues, il vient participer à une "journée camarguaise", son premier étonnement est pour le saisissant spectacle d'immenses broches dressées en plein air sur lesquelles sont crucifiées les monumentales carcasses rôtissantes des taureaux destinés au déjeuner. À l'éblouissement provoqué par les platitudes paysagères qui l'entourent se rajoute cette démesure culinaire qui laisse augurer d'une singulière journée.

Dans une *manade* de taureaux Camargue, la première réjouissance est une *ferrade*³. Installé avec ses amis au bord d'une *sansouire*⁴, il distingue à peine la course affolée et zigzagante d'un petit point noir poursuivi par le mur blanc des chevaux de *gardians* au galop. Légèrement anxieux, il voit le point noir devenir taurillon affolé, les invités les plus courageux le

¹ DESMID CNRS Université de la Méditerranée, 1, rue Parmentier, 13200 Arles, France.

² Une *manade* désigne un troupeau de bovins ou de chevaux, par extension le terme désigne aussi le lieu où sont élevées les bêtes.

³ La *ferrade* consiste à marquer au fer rouge les veaux d'un an (anoubles) de façon à ce que leurs propriétaires puissent les reconnaître.

⁴ Les *sansouires* sont les vastes étendues plates au sol salé, parsemées de salicornes, qui recouvrent une bonne partie de la Camargue.

placent au sol où il est aussitôt marqué au fer rouge : la peau grésillante dans laquelle s'enfonce sans hâte le fer, les beuglements d'effroi poussés par la petite bête fermement retenue au sol par les *gardians* rigolards ; l'âcre fumée de la chair brûlée qui prend à la gorge lui évoque d'étranges réminiscences. Avec une certaine malignité, les *gardians* libèrent aussitôt le *bouvillon* dans le cercle des curieux de façon que, fonçant tête baissée pour rejoindre son troupeau, il en bouscule quelques-uns au passage.

Dans une *manade* de taureaux braves⁵, la journée commence plutôt par une *tienta*⁶ dans la petite arène du mas⁷ où les toreros, joliment vêtus à l'andalouse, donnent un élégant et parfois périlleux spectacle.

Plus tard, à l'apéritif, le pastis et le vin des Costières commencent à délier les langues, les commentaires des événements matinaux entre initiateurs et initiés vont bon train, les spectateurs deviennent des communicants de la *bouvine*. Déposées sur de longues tables, les imposantes carcasses de taureau sont découpées en autant de portions plus ou moins saignantes sous l'œil incrédule des non-initiés. Accompagnée de riz, parce que l'on est en Camargue, la viande est consommée dans l'immense bergerie du mas, transformée en salle des fêtes décorée de tous les emblèmes possibles et imaginables de la "camarguaise" et de la tauromachie. Le vin et la musique d'une fanfare ou d'un groupe de gitans dénouent bien des retenues et les pittoresques accidents de la course de vachettes sont les dernières réjouissances d'une journée qui se répètera avec d'autres clients et convives la semaine suivante.

Souvent exprimé après coup, le souhait des participants, est de revenir, mais dans un contexte moins folklorique et plus privé, pour pouvoir approcher l'authenticité de la Camargue et de la *bouvine*. Il faut alors les convaincre que la "journée camarguaise" n'est pas la dégénérescence commerciale d'une authentique tradition mais qu'elle n'est apparue et ne s'est développée que dans un souci économique et commercial paradoxal. Le paradoxe est que ce souci utilitariste a souvent pour seul objectif avoué de sauver d'une disparition certaine, cet élevage trop peu rentable des taureaux de Camargue. Il s'agit en quelque sorte d'un utilitarisme au

⁵ Les taureaux braves de race ibérique ont été importés au siècle dernier en Camargue dans l'objectif de fournir des bêtes pour les corridas de taureaux qui se développaient dans le sud de la France.

⁶ Une *tienta* consiste, dans l'arène privée du mas, à sélectionner les vaches reproductrices en testant leur bravoure. C'est l'occasion de produire un spectacle au cours des journées camarguaises.

⁷ En Provence, un mas désigne les bâtiments d'une exploitation agricole, y compris l'habitation principale.

service du non utilitaire. L'éleveur consacre en effet une part de son temps à organiser ces fêtes et à faire manger ses taureaux pour faire perdurer son activité. Il faut savoir que les gains de courses provençales, très locales, ne sont pas suffisants pour assurer la rentabilité de la plupart de ces élevages et que par ailleurs les élevages de taureaux de race brave se heurtent à la difficulté de se faire un nom et de concurrencer les élevages ibériques. Ces élevages nécessitent de plus d'élever beaucoup de bêtes pour sélectionner, sur le nombre, quelques éléments aptes à combattre. La main d'œuvre nombreuse que nécessite le maniement des troupeaux rendrait l'activité impossible sans le secours de *gardians* amateurs, passionnés de *bouvine* et de chevaux (Picon, 1988). Ce bénévolat même ne suffisant pas, l'organisation des journées camarguaises s'est progressivement généralisée depuis les années 1980. Le succès des taureaux à la broche ou la *gardiane* de taureau (sauce au vin accompagnée de riz) moins spectaculaire présente aussi l'avantage de mieux rentabiliser la viande de boucherie. En effet, la rigoureuse sélection des bêtes destinait la part la plus nombreuse du troupeau aux abattoirs où le prix de ces bêtes maigres était peu rémunérateur.

Les éleveurs ont alors ajouté, en 1992, aux revenus des journées camarguaises les bénéfices tirés de la création d'une Appellation d'Origine Contrôlée (AOC), "viande de taureau de Camargue", qui connaît un certain succès dont les raisons restent à analyser.

Il convient de s'interroger sur l'engouement pour cette viande à la fois dans sa consommation festive sur place et dans les circuits de commercialisation plus formels. On fera l'hypothèse que la symbolique tient dans cette consommation un rôle beaucoup plus prépondérant que la simple gastronomie; symbolique qui repose sur quatre piliers: le terroir (la Camargue), le taureau lui-même, la figure du *gardian*, la course et la fête. L'absorption de cette viande serait-elle communion avec un monde rêvé?

Terroir, taureau, gardian, courses, quatre puissants référents symboliques

Le terroir

En créant, l'AOC "viande de taureau de Camargue", les *manadiers*⁸ associés à des négociants en viande de la région, avaient pour objectif de

⁸ Un manadier est un éleveur de taureaux ou de chevaux Camargue. Cette profession est apparue au milieu du XIX^e siècle avec le développement des spectacles taurins. Le gardian, solarié ou bénévole, a pour fonction de garder et de veiller sur la manade appartenant au manadier.

promouvoir "l'image, la valorisation et la mise en marché des viandes de bovins de Camargue nés et élevés dans l'aire géographique définie par une zone d'élevages et de traditions taurines, dans des conditions extensives traditionnelles propres à la dénomination Camargue". Cette AOC concerne 26 560 hectares, environ 13 590 ruminants dont les deux tiers sont de race Camargue, 86 éleveurs, deux abattoirs et cinq ateliers de découpe.

Il est indiqué dans le cahier des charges que les bêtes doivent séjourner au moins six mois par an, sans *affouragement*, dans les zones humides d'un vaste arc de cercle allant de Montpellier à l'Ouest, à Uzès au Nord et Martigues à l'Est. Les dix mille bovins de Camargue ont donc accédé au statut de "produits du terroir". Cet exemple permet d'abord de construire la notion de terroir, non comme une évidence concrète, mais comme un construit social puisque cette zone n'avait jamais été définie auparavant comme terroir. C'est donc bien le produit du terroir qui fait le terroir et non l'inverse. Il est démontré par les zoologues que ces taureaux camarguais dont les origines sont mal élucidées doivent leur morphologie particulière aux "terrains" qu'ils exploitent depuis des siècles : les zones humides. Un terrain n'est pas un terroir. En délimitant ces terrains dans le cadre de la charte de l'AOC, le groupement des éleveurs a constitué un territoire car, selon la définition du dictionnaire, un territoire est "une étendue de pays qui ressortit à une autorité, à une juridiction quelconque", en l'occurrence ici, "l'association pour la promotion de la viande bovine de Camargue". Ainsi à la rencontre entre le terrain, "espace de terre considéré par rapport à sa Nature", ici la zone humide, et le territoire juridique et social de l'appellation, le terroir est né de la nécessité économique de protéger et de valoriser le produit que constitue la viande de taureau de Camargue. Un terroir peut ainsi se définir comme objet interdisciplinaire, à la fois culturel et naturel.

Ce qui n'était pas évident au départ : ce produit du terroir connaît aujourd'hui une relative réussite économique. Ce succès est d'abord à mettre au crédit de la notoriété emblématique des lieux : la Camargue.

Les *félibres*⁹ du début du siècle l'ont célébrée comme terre vierge, terre de liberté et en même temps en martyre du progrès venu du Nord : *Nous voulons que les Saintes-Maries-de-la-Mer demeurent encerclées d'une ceinture à jamais inviolable de mirage et d'étendue vierge où à jamais*

⁹ Les félibres sont des poètes provençaux qui, au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, se sont donnés pour mission de défendre la langue et la culture provençale. Ils ont érigé la Camargue en symbole territorial de résistance à l'extérieur.

s'élèveront taureaux et chevaux de notre antique race, où les flamants feront leurs nids, où les cabanes de roseaux avec leur croix continueront à nous défendre contre les invasions qui nous viennent du Nord (Baroncelli-Javon, 1932). La lecture des romans du début du XX^e siècle, période charnière dans la construction du mythe camarguais, offre une remarquable image de la fascination exercée par ces zones lacustres. Toutes les dramaturgies y évoquent la quête d'un héros qui, initié par une bête ou un homme très secrets dont ils captent difficilement la confiance, cherche à se fondre avec les éléments jusqu'à établir une sorte de perfection de rapport fusionnel avec la Nature (d'Arbaud, 1924 ; Peyré, 1948 ; Bosco, 1948 ; Guillot, 1953). Loin de chercher à domestiquer la Nature le civilisé a pour seule obsession de se faire ensauvager par celle-ci. Sous des formes aseptisées, ce mythe fondateur est toujours actif.

En termes de politiques publiques, l'aménagement du territoire des années 1960 a désigné la Camargue comme coupure verte entre les aménagements touristiques du Languedoc-Roussillon et la zone industrialo-portuaire de Fos-sur-Mer et l'a institutionnalisée comme Parc Naturel Régional en 1973. Certains naturalistes l'ont à leur tour désignée dans les années 80 comme "dernier espace Naturel intact de la côte méditerranéenne française", ou "comme relique de Nature menacée" (Picon, 1998).

En ces temps de vache folle, l'idée d'ingérer une viande en provenance d'un terrain vierge, naturel et intact, aiguise forcément l'appétit et quand on apprend, par-dessus le marché, que cette virginité est menacée de viol par de nordiques envahisseurs, des industriels et des touristes, on met forcément les bouchées doubles. Le goût du terroir a le délicieux fumet de la résistance identitaire et de la communion avec la Nature.

Le taureau

Avant de passer à la broche ou à la casserole, le taureau, vivant ou sacrifié, convoque à lui seul une quantité de mythes auxquels il est difficile d'échapper. Ces quelques strophes du "Taureau", poème du Marquis de Baroncelli-Javon qui codifia la tradition taurine camarguaise au début du XX^e siècle, les contiennent à peu près tous :

Je suis le Taureau qui, depuis l'Asie – jusqu'aux forêts de Ligurie, - a régné par la Joie, par l'Art et par le Sang – sur les peuples méditerranéens. – Mon image orna les temples d'Assyrie. – J'ai donné ma force aux Romains.

Je suis Apis, je suis le Minotaure, – je suis le Souffle que nul ne peut enclorre, – moi qui aime être enfermé dans le cercle de vos chevaux, – le Souffle que le Créateur a répandu- pour que la Forme vive. J’ai connu les centaures, – et j’ai été le dieu Mithra.

L’Homme, quand il errait librement, – sans frontières et sans entraves, – dans les plaines du Rhône et sur les rivages de la mer, – m’immolait sur mon propre autel. – Comme aujourd’hui, il m’adorait et me persécutait ; et je le nourrissais de ma chair.

Baroncelli-Javon, 1932

En communiant, selon le même auteur, avec “le loyal symbole de la force et de la noblesse”, ce “prince de la Plaine” comme le qualifiait Montherlant, non seulement le convive s’imprègne de joie, de force sauvage, d’art, de loyauté et de liberté mais il retourne aussi aux sources eurasiennes et grecques de la culture, il est visité par les divinités. L’estomac se fait mémoire.

Le gardian

Le *gardian* avec qui est partagée la chair fabuleuse lors des banquets camarguais, n’est pas seulement gardien de taureaux, il a protégé Nature et Culture contre les dégâts du progrès et contre ceux qui “abandonnant les traditions de leurs pères, ne voyaient plus que gain et qu’affaires. Ils n’avaient plus pour le taureau ni de foi ni d’amour”.

– Garde ton trident à l’étrier et sois sans émotion : – tu as fait plus qu’il n’était possible – pour sauver du chaos l’antique et brune race...

Baroncelli-Javon, 1938

La journée camarguaise pourrait s’apparenter ainsi à une sorte de bivouac en plein air pendant lequel de volontaires soldats de la liberté en guerre contre l’utilitarisme et le mercantilisme ambiant font partager à leurs invités leurs distractions et leur nourriture. Cette armée, le Marquis de Baroncelli l’a créée en 1920 sous la dénomination de “Nation *Gardiane*” qui, dotée d’un uniforme (le costume de *Gardian* qu’il a dessiné), d’une bannière et sous le commandement d’un capitaine (le capitaine de la Nation *gardiane*), a pour mission de défendre la Camargue “contre ce que l’on veut appeler le progrès avec son cortège de machines et de destructions, ses nivellements, ses défrichements, ses digues, ses soldats (les riches qui se sont emparés du sol)” (Baroncelli-Javon, 1932).

Aujourd'hui, le ripailleux camarguais peut avoir la fierté de tenir un avant-poste de la lutte contre la mondialisation.

La course

Les jeux taurins qui encadrent le banquet sont la parfaite synthèse de toutes les sensations ressenties.

*Jeux sacrés des aïeux, symbole de courage,
Ancrés à notre sol par la divinité,
Taureau, nous te gardons, ô précieux héritage,
Car c'est toi le rempart des vieilles libertés.*

Ribard, 1937

Pour Frédéric Saumade, la course libre¹⁰ est socialement immorale parce qu'elle symbolise "la prise du pouvoir par l'animal... Elle permet à un animal méchant de dominer un groupe d'hommes organisés... image bouleversée de l'ordre social" (Saumade, 1983).

Quant à la corrida avec mise à mort, elle rappelle "le sang qui jadis a coulé sur l'autel" (Ribard, 1937) et pour Saumade, elle est paradoxalement morale "parce qu'elle symbolise la domination de la Culture sur la Nature" (Saumade, 1983). Elle rappelle aussi la longue entreprise de domination de la Nature que l'Homme a engagé dès les origines, pour sa survie. Elle rappelle les rites sacrificiels et les arts qui en ont découlé.

Alors, que pèse l'intérêt gastronomique des bovins camarguais, partout vantés, par rapport à cette puissance allégorique ? L'ingénieur des ponts et chaussées Poulle, qui en 1830, vint en Camargue étudier les possibilités de mise en valeur de ce delta indique que "leur chair est inférieure à celle des bœufs domestiques" (Poulle, 1835).

En effet, ils ne sont pas au menu des propriétaires de Camargue et sont vendus à bas prix aux abattoirs d'Arles, de Saint-Gilles, de Nîmes. Ils sont expédiés surtout à Marseille et Toulon où ils constituent l'ordinaire des marins. Des troupeaux entiers encadrés de *gardians* sillonnent les routes de Provence et ont pour destination finale "*le carnage*", c'est-à-dire

¹⁰ La course libre ou jeu provençal consiste à enlever au taureau une cocarde et autres attributs accrochés à son front par des toreros appelés *razetteurs*. Le taureau qui parvient à garder ses attributs en résistant aux tentatives des *razetteurs* devient une véritable vedette locale. Certains sont encore vénérés après leur mort. Des monuments funéraires ont été élevés à la mémoire de quelques taureaux parmi les plus prestigieux.

l'abattage. Autrefois méprisée parce que trop maigre, cette viande retrouve aujourd'hui ses lettres de noblesse grâce aux nouveaux critères de la diététique contemporaine. Aujourd'hui, sa provenance de milieux supposés naturels et sa réputation d'animal "sauvage" entretiennent l'idée d'une qualité brute et forte généralement attribuée au gibier.

Le taureau "sauvage" de Camargue toujours opposé dans la littérature zoologique "aux bœufs domestiques" signifie sans doute qu'en dégustant du taureau de race Camargue, les consommateurs font valoir leur contestation de la production et de la consommation de masse, selon l'expression populaire dorénavant consacrée: "on n'est pas des bœufs" !

Ce basculement dans l'appréciation du produit prêche donc pour l'hypothèse symbolique.

Ecolos et Aficionados, deux cultes pour un même combat ?

Si culte du taureau et culte de la Nature sont indissolublement liés dans la quête d'un même paradis perdu, les modalités de cette quête divergent. L'actuelle fascination occidentale pour la Nature semble très largement imprégnée de christianisme culpabilisateur: le péché, et notamment le péché originel qui a chassé l'homme du paradis terrestre, entraîne le châtement divin qu'est notre humaine condition. En rachetant sa faute par l'exemple de la pénitence, la pauvreté et la prière, le chrétien peut obtenir le pardon de son Dieu qui, dans son infinie bonté, lui ouvrira les portes du paradis éternel. Teint en vert, ce dogme peut se décliner ainsi: la faute originelle, l'exploitation irraisonnée des ressources planétaires, entraîne le châtement de la perte et la dégradation de notre environnement naturel et de nos conditions de vie. Par l'exemple du renoncement au péché de pillage et de gaspillage, l'écologiste militant peut contribuer à rouvrir les portes du paradis perdu à une humanité condamnée par ses excès. Le relatif ascétisme, parfois végétarien, prôné par bien des militants verts illustre cet idéal.

A contrario, le culte plus païen du taureau renvoie plutôt à la croyance que l'humanité trouverait son bonheur dans une communion collective plus intime avec les forces naturelles.

Une simple recette, un simple morceau de viande contribue-t-il à dénouer les liens qui unissent morale judéo-chrétienne et idéologie environnementale et à reconstruire une sorte de néo-paganisme païen ? Néo-paganisme nourri de rapports fusionnels à la Nature médiatisés par l'animal "fabuleux", entretenus par des jeux, des festins, de l'art et surtout

toute une symbolique de l'acte gratuit, du non-utilitarisme, du désintéressement. Ce culte a ses prêtres, *gardians*, *manadiers*, *toreros* et dorénavant bouchers et cuisiniers ; il se construit aussi sur l'antagonisme du bien et du mal, ce dernier représenté par un certain nombre de diableries et de démons à terrasser. L'oriflamme de la Confrérie des Gardians de Saint-Georges (1512) représente un *gardian* qui, tel Saint-Michel, terrasse de son trident un dragon, monstrueux symbole du mal.

Ce dragon est l'hydre à plusieurs têtes, que sont, pêle-mêle, l'uniformité technologique, artistique, culturelle, la production de masse, les risques incarnés par l'inattendue "vache folle", superbe faire-valoir du taureau "sauvage", qui lui, "broute de la vraie herbe" ! Le rejet de cette modernité est flagrant dans ce que veulent bien donner à voir les pratiques d'élevage ou les spectacles des arènes. Rien n'y est postérieur à la révolution industrielle : pas de moteurs, pas d'électronique, pas d'armes à feu, pas de matière plastique, mais des chevaux, des orchestres, des lances et des épées, du tissu et du cuir. Au plan discursif, "la passion, la *fé di biòu*", la foi du taureau est avancée comme seul moteur de l'action. Elle supplante les inélégantes motivations économiques. "Si j'étais intéressé par l'argent, il y a longtemps que j'aurais fait autre chose" déclarent, avec beaucoup de fierté, la plupart des *manadiers*, accréditant l'idée d'un monde de "princes" opposables aux méprisables roturiers de l'argent responsables, par la maximisation du profit, des maux environnementaux dont souffre la planète. Bien sûr, comme tout culte païen, celui du taureau construit aussi un univers idéal où les fidèles communient dans l'adoration de divinités parées des vertus qui leur sont inaccessibles. Le culte tauromachique de la passion désintéressée dissimule quelques flux financiers souvent occultés non négligeables ; mais dans l'ensemble, il est vrai que le monde de la *bouvine* provençale ne roule pas sur l'or.

La passion

Dans la communion festive autour de la viande de taureau, les initiés ne dégustent pas du bœuf domestique en famille, ils festoient autour du taureau sauvage dans un espace sans limites, avec des hommes, les *gardians* qui font figure de libres ancêtres. Absorber le taureau à la broche, c'est une cérémonie totémique, c'est une fusion charnelle avec la Nature et un passé naturel. C'est aussi le retour à la tribu. C'est plus qu'une histoire édifiante sur l'intimité de l'homme et des taureaux comme "la bête du Vaccarès" (d'Arbaud, 1924), c'est plus que l'extériorité spectaculaire de la Nature

réglementée et tarifée des réserves naturelles, c'est se fondre avec elle et avec l'envers rêvé de la quotidienneté ; c'est l'anti-vache-folle, c'est le "bio" débarrassé de ses attributs baba-cool, c'est le "bio" sauvage, musclé, festif, jusqu'à la débauche avec le sang, la peur, le danger de la *fiesta brava*. La fête charnelle et sacrificielle supplante le prêche écologique. Sans prosélytisme ni message de "sensibilisation", la fête camarguaise, les *bodegas* des *ferias* et leurs pièces de *toros* bouillis, rôtis ou grillés ne proposeraient-ils pas spontanément un rempart aux excès conformistes et uniformisateurs du politiquement correct ? Ils seraient le versant joyeux et rabelaisien de la défense de l'environnement et des identités locales. À l'éthique écologique des "animateurs-guides" des sentiers ornithologiques, la Camargue de la *bouvine* superpose spontanément une autre symbolique contestataire : celle des mangeurs de taureau. Morale chrétienne opposée à morale païenne ; l'une rachète la faute environnementale par la pénitence, l'autre par des liturgies carnivores. Étrangement, l'une et l'autre se complètent en s'opposant. Pour les militants écologistes, l'AOC viande de taureau de Camargue est la garante d'un élevage extensif nécessaire à la préservation des zones humides naturelles et donc de l'avifaune parce que le pâturage préserve les grands espaces et maintient des marais ouverts. Les écologues en garnissent leurs congélateurs autant par souci militant que par gourmandise. Ils poussent parfois l'abnégation jusqu'à aller aux arènes assister à une corrida, juste pour voir... Ici en Camargue, la nécessaire alliance écologique entre élevage extensif et préservation des zones humides les dissuade de rejoindre trop ouvertement le camp des anti-corrida.

La Nature incarnée par la viande de taureau de Camargue complète, et est elle-même plus complète que, celle proposée généralement par la rhétorique "préservationniste". Cette dernière suggère en effet une Nature bonne et belle, mais extérieure, dont on a trop souvent occulté la violence et la dangerosité (les risques naturels). En revanche, les festins et les jeux taurins, en libérant quelques pulsions naturelles inhibées et codifiées par les normes sociales, signifieraient que protéger la Nature c'est aussi protéger et libérer ce qu'il y a de naturel en chaque individu (Picon, 2001).

"L'immorale" course provençale où la Nature triomphe de la Culture, l'immorale corrida où la force naturelle est immolée, l'idolâtre festin de viande de taureau, seraient les rituels où se réactivent, à travers ce triple rapport de soumission, de domination et de fusion avec le "sauvage", la volonté de maintenir et de sauvegarder aussi un rapport passionnel à la Nature.

Bibliographie

- d'ARBAUD J., 1999 [1924], *La bête du Vaccarès*, Omnibus, Paris.
- BARONCELLI-JAVON F., 1932, Poème du Marquis Folco de Baroncelli-Javon, in *Flourilege de la Nacioun Gardiano*, Fondation du Parc Naturel Régional de Camargue, Arles.
- BARONCELLI-JAVON F., 1938, *Préface de la Camargue Gardiane* de D'Elly.
- BOSCO H., 1999 [1948], *Malicroix*, Omnibus, Paris.
- GUILLOT R., 1999 [1953], *Crin-Blanc*, Omnibus, Paris.
- PEYRE J., 1999 [1948], *L'Etang Réal*, Omnibus, Paris.
- PICON B., 1988, *L'espace et le temps en Camargue*, Actes-Sud, Arles.
- PICON B., 1998, "Du symbole de liberté au symbole de Nature, l'histoire mythique des lagunes côtières", in *L'homme et la lagune*, Editions de Bergier, Châteauneuf-de-Grasse.
- PICON B., 2001, "Les cabanes de l'entre deux mondes", in *Cabanes, Cabanons et Campements*, Editions de Bergier, Châteauneuf-de-Grasse.
- POULLE M., 1835, *Etude de la Camargue ou statistique du delta du Rhône*, Rapport de l'administration des Ponts et Chaussées, Paris.
- RIBARD G., 1937, *Le taureau*, Grand Prix de Poésie aux Fêtes du Taureau à Nîmes.
- SAUMADE F., 1983, Singularité du culte du taureau en Camargue vu à travers le jeu de la course libre, in *Courrier du parc naturel régional de Camargue*, n° 26.